



# Le Pigeon

N° 16 oct. 2011 Voyageur

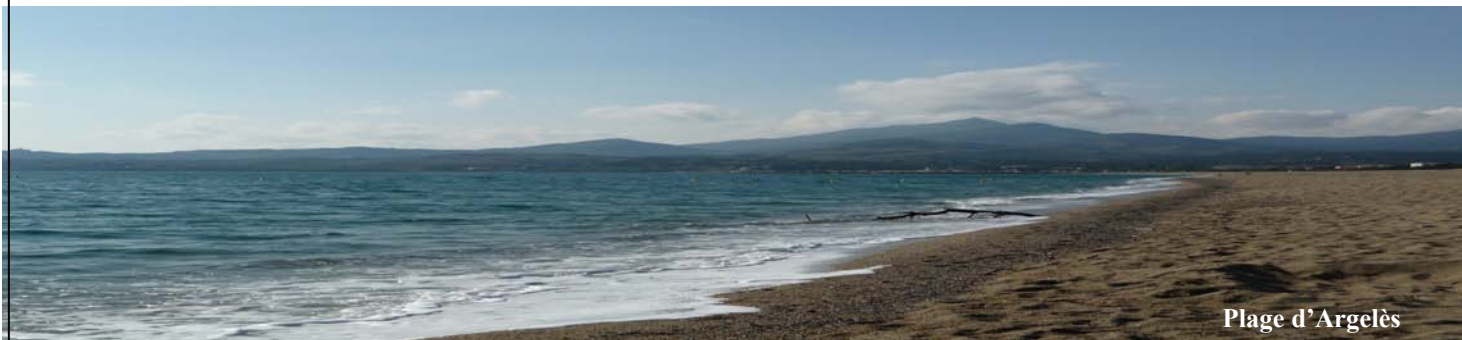
De vallons en collines, des printemps à naître aux mortes saisons, de 2003 à 2011, notre encore courte histoire associative, qui *s'promène au bord de l'eau*, a été rythmée par de nombreuses chansons, choisies, aimées et reprises. Novembre 2003, à Craonne, un général faillit monter sur la table pour rythmer *Le salut au 17ème*. En 2004, si le *Le temps des cerises* accompagna notre traversée de la Marne avec Ducros, le grand Jaurès n'en resta pas pour autant coi au Pré Saint Gervais.

En 2005, nous n'entonnâmes pas *Le chant des partisans* au Mont Valérien mais *Amis, dessous la cendre* devint hymne. En 2006, à Craonne, nous élaguions en faisant croire qu' *On irait pendre notre linge sur la Ligne Siegfried*. En avril 2007, on nous pressa sur le plateau, après le discours de la préfète, d'entonner, accordéons za l'appui, *La chanson de Craonne*. A Santarem, en avril 2008, *Grandola villa Morena* fit couler des larmes fraternelles en la salle municipale. A Saint-Pierre de Chartreuse, en 2009, *La complainte du partisan* interrogea les compères de Jean Drevet. En 2010, avec Blaise, l'esprit n'était pas au chant.

En 2011 à Barcelone, Argelès, Rivesaltes, Collioure, Elne et Saint-Cyprien, le chant a été, une fois encore, entraîné par nos copains de musique, la corde de rappel, l'appel à la mer à ceux qui partagent nos pensées et avec qui, malgré tout, établir le contact reste aléatoire. *Andaluces de Jaén... Chant des marais...*

Sur la tombe de Machado, derrière nous, après la lecture de Sergio, une voix magique s'est élevée. Magie de nos chants fraternels.

Didier Cochet



Plage d'Argelès

## Au sommaire



Elisabeth Eidenbenz

|                                                |               |
|------------------------------------------------|---------------|
| Emotions avec Serge, Gentil, Angel, Eric ...   | pages 2 & 3   |
| La Poésie est Parole dans le Temps, A Machado. | pages 4 à 7   |
| Des « photos » prises avec mon âme !           | page 8        |
| Chemin Romancero                               | page 9        |
| La vie de mon Père, Nònit Puig i Vila          | pages 10 à 13 |
| Hommage à mon Ami, Jorj                        | page 13       |
| Le Camp de Rivesaltes, Antoine se souvient ... | pages 14 & 15 |
| Un petit caillou pour Walter Benjamin          | pages 16 & 17 |
| Réflexion sur « la frontière »                 | page 18       |
| Conférence à Saint Cyprien                     | page 19       |
| La Marseillaise de mon Père                    | page 20       |
| Importance donnée à l'humain                   | page 20       |
| A l'Espagnol                                   | page 21       |
| Chanson « traditionnelle »                     | page 21       |
| Traduction française des chansons du carnet    | pages 22 & 23 |
| Ressources documentaires de l'Association      | page 24       |

## Cher Pigeon voyageur



Serge

En venant te poser sur les terres de migration des républicains espagnols, je ne pensais pas que, toi le ramier du nord, tu y laisserais une empreinte aussi fraternelle.

Je voyais bien que ton plumage annonçait une couleur sociale qui te conduisait vers l'histoire des hommes qui font les peuples.

Mais je n'imaginais pas que ton ramage aurait des accents puisés à la plus authentique des sources de l'Espagne républicaine. Une telle marque d'amitié est le meilleur antidote contre l'individualisme ambiant et le meilleur des stimulants à vouloir un monde plus solidaire.

Et moi qui n'ai pourtant pas la larme facile – tes amis te le diront – ton chant m'a laissé sans voix.

*Sache, cher Pigeon voyageur,  
qu'ici tu auras toujours ton perchoir.*

**Serge Barba**

( association FFRREE : Fils et Filles de Républicains Espagnols et Enfants de l'Exode )

*Maureillas, le 5 mai 2011*

## Benvolgut Didier i camarada,

(mot d'origine castillane signifiant : amigo de càmara)

C'est avec un grand plaisir après vous avoir un peu connus et une immense émotion ressentie après l'écoute de votre CD que je t'écris quelques mots que je n'ai pas pu retenir, surtout après avoir écouté la chanson de Serge Utgé "Juillet 1936", car elle correspond exactement à ce que je tenais à vous communiquer moi aussi, et je ne sais pas si j'y suis parvenu. Il me semble avoir oublié tellement de faits et de réflexions.



Angel

Heureusement que l'ami valencien de 50 ans, Angel, a pu m'y aider.

Car dès la première strophe, j'étais directement interpellé. La "Unió dels Rabassaires" représentait le mouvement paysan, et mon père était le représentant anarchiste à la direction de 1936 de ce mouvement. Il venait de le payer chèrement avec 2 années passées en prison à Madrid (durant le "bienio negro") avec les membres du Gouvernement Catalan. Moi aussi, à travers lui, je pense souvent à cette génération de républicains espagnols qui a dû affronter des épreuves terribles. Certains en ont été détruits, d'autres grandis.



Gentil

**Je me promets de vous retrouver un jour, n'importe où, là où il y aura eu une lutte ou une révolution. Ça me rappelle un article que j'ai récemment écrit sur la Tunisie ...**

*Rep una forta abraçada.*

**Sempre Gentil**

## Collioure



Eric

**Je ne connais pas Machado.**

Je ne le connais toujours pas, mais j'ai compris le sens qu'il pouvait avoir pour les Fils et Filles de l'exil. Devant sa tombe, Serge nous lit deux poèmes. Soudain, plus de mots ; sa voix se tait pour laisser place à l'émotion, la vraie, celle qui dure depuis le début de son existence. Celle qui ne se taira jamais. Elle est en lui et il nous l'a léguée. Simple-ment. Humainement. Généreusement.

Les premières notes d'Andaluces de Jaen montent vers Machado et nous emplissent. Sans que je m'en aperçoive, des gens se regroupent autour de nous et écoutent ou chantent en chœur. Les paroles s'égrènent et la chanson s'achève doucement. Recueillement poignant, palpable.

Le silence...

Et le rêve...

Une voix, toute en tendresse, juste et claire, cristalline, chante les mots du poète. Une voix qui vient de loin et nous transperce, avant de nous emmener avec elle, derrière ses pas. Juste la beauté. La noblesse de cette personne qui, sans se faire remarquer, s'est approchée. Et

nous a confié ce cadeau. Le plus beau de ce chemin...

Je suis bouleversé, mais je ne peux partir, happé par cette voix. Envoûté.

Pourquoi ça s'arrête ?... Pour que le temps fasse son œuvre et que notre mémoire transmette ce moment unique et inoubliable, certainement. J'aurais voulu serrer cette dame dans mes bras et la remercier... Mais mes yeux étaient encore trop humides. Et Serge l'a fait. En Catalan.

Ce court instant a été vécu autour de Machado. S'il est capable, à travers sa vie et sa poésie, de véhiculer toute cette émotion, cette beauté,

**Alors,  
je veux connaître  
cet homme...**

ANTONIO  
MACHADO

Eric



*Caminante, son tus huellas  
El camino y nada más;  
Caminante, no hay camino,  
Se hace camino al andar.  
Al andar se hace camino*

## « La poésie est parole dans le temps »

(Antonio Machado)



En cette fin de matinée du 22 avril 2011 nous entrons dans le cimetière de Collioure afin de rendre hommage au poète António Machado, et je n'imaginais pas que nous allions vivre un moment de découverte et d'intense émotion.

A l'abri d'un cyprès à moitié mort, une tombe simple couverte de fleurs, le mot

AMORE inscrit sur un ruban bleu, un ananas posé et puis cette boîte à lettres ouverte vers la vie pour que l'on puisse communiquer avec lui au delà du temps, en signe de liberté, autant de signes insolites qui ont aiguisé ma curiosité. Finalement qui fut cet homme devenu un mythe?

### Quelques données biographiques :

António Machado est né à Séville en juillet 1875, issu d'une famille d'intellectuels libéraux et progressifs. A l'âge de huit ans il part avec sa famille vivre à Madrid où il fut élevé à l'Institut Libre d'Enseignement, dont l'éducation reçue jouera un rôle très important tout au long de sa vie « ouverture aux cultures étrangères, amour profond de la nature, sensibilité aux arts, tolérance, respect du travail, un mode de vie assez austère, un idéal réformiste et patriotique, le rejet de tout dogmatisme, une ouverture au dialogue, une soif de vérité et d'égalité entre les hommes et une culture sociale et politique ayant comme intention de renouveler les mentalités pour favoriser un nouveau futur en Espagne. » A l'âge de dix sept ans il perd son père. En 1898 il écrit ses premiers poèmes, empreints de symbolisme et de modernisme. En 1899 A. Machado séjourne quelques mois à Paris, c'est le temps de l'affaire Dreyfus, il connaît personnellement Oscar Wilde et Jean Moréas. En 1902 deuxième séjour à Paris. En 1907 il obtient une chaire de Langue française et part exercer à Soria. C'est là qu'il rencontre celle qui deviendra sa femme, Léonor. En 1911, profitant d'une bourse d'études, il obtient un poste de traducteur à Paris où il part vivre avec sa femme. Toujours dans la même quête de savoir, il suit les cours de Bergson au Collège de France. Et de nouveau un drame le frappe, sa femme meurt de tuberculose le laissant fou de douleur. Il rentre en Espagne et s'installe en Andalousie avec sa mère.

En 1917 apparition et publication des Poésies complètes. Il reçoit la visite d'un groupe d'étudiants de l'Université

En 1919 il est muté à Segovia où il résidera jusqu'à 1931. Il participe à la fondation de l'Université populaire de Segovia, se déplace souvent à Madrid où il rencontre l'Intelligentsia Espagnole.

En 1927 il est élu membre de la Royale Académie de la Langue. En 1936 éclate la guerre civile et Machado se trouve tout de suite dans les camps des opposants à Franco, en mettant ses écrits au service de la république espagnole, collaborant dans tous les numéros de la revue républicaine *Hora de España*, *La Vanguarda*. Fin décembre de la même année les armées nationalistes assiègent Barcelone, sa chute devient imminente. Les fascistes gagnent du terrain. Lorca est fusillé. Malgré la grande fatigue physique (atteint d'une grave affection aux bronches), A. Machado décide de partir, de quitter Barcelone, de prendre le chemin de l'exode « Le poète presque invalide, marchait au sein du corps douloureux de son peuple soutenu par sa mère... » (Waldo Franck).

Le 22 janvier 1939, accompagné de sa mère octogénaire, de son frère, la femme de celui-ci et de quelques amis, il traverse les Pyrénées au milieu de son peuple (chemin inverse de celui de Walter Benjamin). Le 27 janvier au soir ils arrivent à Port Bou. Ils passent à pied la frontière au Col de Balitres, sous la pluie. Un commissaire de police français les amène à Cerbère où ils passent la nuit dans un wagon de train abandonné. Le lendemain ils prennent le train pour Collioure. Il meurt dans une chambre de l'hôtel Quintana le 27 février. Les poèmes écrits pendant l'exode seront à tout jamais perdus dans les chemins de l'exil, comme plus tard le sac de Walter Benjamin avec ses derniers manuscrits.

*Et quand viendra le jour du dernier voyage,*

*Quand partira la nef qui jamais ne revient,*

*Vous me verrez à bord, et mon maigre bagage,*

*Quasiment nu, comme les enfants de la mer.*

### Un poète du peuple

Machado aimait le peuple, « les braves gens qui vivent, qui travaillent, passent et rêvent... » Il disait : « Chaque fois que j'ai affaire à des hommes de la campagne, je pense à toutes choses qu'ils savent et que nous ignorons et combien il leur importe peu de connaître tout ce que nous savons. » Il est très attaché à sa terre, comme nous pouvons le constater avec « Les champs de Castille », écrit en 1912.

Il fut un grand pédagogue, plus sensible à l'émotion qu'au savoir universitaire. Il haïssait l'élitisme. Il fut un homme simple, tout comme sa poésie, qui est dense, grave, directe et morale.

Ce poème inclus dans « Poésies de guerre » : « La mort de l'enfant blessé ».

A nouveau dans la nuit...C'est le marteau

De la fièvre aux tempes bien bandées

De l'enfant ; -Mère, l'oiseau jaune !

Les papillons noirs et mauves !

-Dors, mon enfant.-Auprès du lit la mère

Serre la petite main.-Oh fleur de feu !

Qui te glacera, fleur de sang, dis-moi ?

Dans la pauvre chambre une odeur de lavande ;

Dehors la lune ronde qui blanchit

Le dôme et la tour de la ville assombrie.

Un avion invisible bourdonne.

-Dors-tu, oh !douce fleur de mon sang ?

Un cliquetis de vitre à la fenêtre.

-Oh ! froide, froide, froide !

Pendant la guerre civile il s'est mis tout entier au service de la République Espagnole, avec une passion vitale, fidèle à des principes intransigeants :

« Pour autant que vaille un homme, il n'aura jamais de plus haute valeur que celle d'être un homme. »

Machado était également un grand philosophe et ses idées sont toujours d'actualité.

« Diffuser la culture, ce n'est pas distribuer une richesse limitée à la multitude pour que nul n'en jouisse entièrement : c'est éveiller les âmes endormies et accroître le nombre des êtres capables de spiritualité. »

### Le rôle de la poésie

Il est un fait qu'en périodes de grandes souffrances la grandeur de l'homme mis à l'épreuve est capable d'admirables créations artistiques.

François Maspero parle d'une « floraison poétique » qui accompagne la guerre civile d'Espagne.

Spender affirmait même « ...L'action elle-même peut apparaître comme une sorte de poésie à ceux qui y participent », ce serait la sublimation à travers l'esthétique ou la création artistique. « La réalité humaine est que la guerre de 1936 à 1939 fut une époque sublime d'héroïsmes individuels et collectifs..... ». Démontrée à travers tous les actes de solidarité et tous les réseaux d'entraide improvisés ou organisés.

Cette réalité peut être constatée en toute situation où les peuples sont mis à mal, le sentiment social de communion avec tous les opprimés, les emprisonnés.

Eugénio de Nora formulait ainsi la place du poète : « Là où se trouvent la vie nue, la passion et l'enthousiasme, la création et la lutte, là, nous devons rester, nous, poètes, à vivre et à chanter dans les racines troublantes de l'espérance. »

Le poème « A Lister, Commandant aux armées de l'Ebre » illustre parfaitement ce propos :

Ta lettre, ô noble cœur qui veille,

Espagnol indomptable, poing robuste,

Ta lettre, héroïque Lister, me console

De cette chair de mort appesantie en moi.

Ta lettre m'a porté le fracas

De la lutte sainte aux champs ibériens ;

Mon cœur aussi s'est réveillé

Dans l'odeur de la poudre et du romarin.

Où la conque marine annonce

Qu'arrive d'Ebre, et sur le rocher froid

Où surgit ce paragraphe espagnol,

Des montagnes à la mer, voici ma parole :

« Si ma plume pouvait valoir ton pistolet

De capitaine, je mourrai satisfait ».



Machado fait partie des « poètes du sacrifice », les autres étant Garcia Lorca, exécuté par les clérico-phalangistes de Grenade, et Miguel Hernandez mort en prison, comme tant d'autres.



Federico Garcia Lorca

Notre poète a été très marqué par l'assassinat de Lorca et lui consacre ce poème :

« Le crime eut lieu à Grenade » :

On le vit cheminer entre les fusils

Dans une longue rue

Sortir aux champs froids

Avec encore les étoiles du premier matin.

Ils tuèrent Federico

Quand la lumière apparaissait.

Le peloton de ses bourreaux

N'osa le regarder en face.

Tous fermèrent les yeux,

Et prièrent : « Que dieu te sauve ! »

Mort, il est tombé, Federico

Avec du sang au front et du plomb aux entrailles ;

Oui, le crime eut lieu à Grenade

Sachez-pauvre Grenade-dans sa Grenade...

On les vit cheminer...Ciselez, amis,

De pierre et de songe au milieu de l'Alhambra

Un tombeau pour le poète.

Qu'une fontaine y pleure son eau

Et dise éternellement :

Le crime eut lieu à Grenade, dans sa Grenade !

Dans le Romancero de la résistance espagnole, de D. Puccini, Machado est considéré comme « le représentant le plus éclairé et le plus riche d'enseignements de la féconde génération de 1898. C'est lui, en effet, parmi les intellectuels de cette génération qui sut, en ce qui concerne les problèmes sociaux, moraux et psychologiques de l'Espagne, pousser le plus loin la mise en question idéologique et réussit à synthétiser et personnaliser avec sa sensibilité poétique, les préoccupations des hommes de 98. En effet A. Machado résume ainsi sa poétique :

« Toute production artistique, si humble soit-elle, se situera toujours dans le cadre idéologique et sentimental d'une époque déterminée. »

« En poésie ce n'est pas la logique qui compte, mais la vie, même si ce n'est pas la vie, mais la logique qui donne une structure à la poésie. »

« Écrire pour le peuple : que pourrais-je désirer d'autre ? Soucieux d'écrire pour le peuple, j'ai appris de lui tout ce que j'ai pu, beaucoup moins, c'est évident, que ce qu'il sait. »

Machado avait ainsi posé déjà la question de l'implication des intellectuels dans la vie politique, avec pertinence et toujours d'actualité. Il disait : « Il est plus difficile de se maintenir à la hauteur des circonstances qu'au-dessus de la mêlée »



## Conclusion

Machado représente pour les espagnols de l'exil, (500 000 exilés républicains de la Retirada,) et aussi pour tous ceux, quelle que soit leur nationalité et leur histoire mais qui sont attachés aux valeurs humanistes, un symbole fort d'une vie consacrée à la lutte jusqu'à la mort. La Fondation A. Machado est né en 1977 pour « perpétuer le souvenir du grand poète et humaniste espagnol, diffuser son œuvre et sa pensée, fomentier les recherches et les travaux sur l'homme et ses écrits, les centaines de lettres qu'il continue de recevoir par an dans la boîte placée sur sa pierre tombale en est la preuve. António Machado « marche » toujours parmi nous et la force de ses mots résonne encore : « Pour autant que vaille un homme, il n'aura jamais de plus haute valeur que celle d'être un homme ».

Je finis mon propos avec quelques extraits de ses écrits philosophiques, à méditer :

Jamais je n'ai cherché la gloire

Ni voulu dans la mémoire

Des hommes

Laisser mes chansons

Mais j'aime les mondes subtils

Aériens et délicats

Comme des bulles de savon.

J'aime les voir s'envoler, se colorer de soleil et de pourpre,

Voler sous le ciel bleu, subitement trembler, Puis éclater.

Savoir ? Nous ne savons rien

Venus d'une mer de mystère

Vers une mer inconnue nous allons

Et entre les deux mystères

Règne la grave énigme ...

Une clef inconnue ferme les trois coffres

Le savant n'enseigne rien, lumière n'éclaire pas

Que disent les mots ?

Et que dit l'eau du rocher ?

Olga Quadros.

*Queridísimo Juan Ramón:  
Ya hace tiempo  
que no tengo noticias tuyas.  
¿Cuándo sale el libro cuyos pre-  
ludios he leído en tu casa? No  
dejes de enviármelo cuando tengas ejemplares.  
Remítame también los versos inéditos míos  
que dediqué a la libro. Pienso hacer una  
composición sobre tu obra para la  
sección "Elogios" de mi próximo libro y  
acabo, aporreciendo algo de lo que viniste  
entonces.  
Te mando en composición al libro  
"Castilla" de Arce para que veas la  
orientación que pienso dar a tu vida.  
Hato en ella de celebrarme en el punto ini-  
cial de unas cuantas almas selectas y*



## Un grand Merci

Avant toute chose, un grand merci à chacun de vous pour la qualité du partage de ce chemin si particulier!

Une semaine après notre retour les "Andaluces de Jaen" me trottaient toujours dans la tête.

Notre chemin m'a apparu comme un parcours poétique et très vite un petit texte s'est imposé à moi, spontané.

Pardonnez-moi sa simplicité. Des images très fortes se succèdent, comme par exemple:

La Maternité d'Elna où les murs respirent l'amour, les yeux d'Antonio de la Fuente où la fièvre brille encore,

nos chansons répétées avec toujours la même ferveur, les larmes devant la tombe de Machado où cette dame en noir nous a bouleversés, notre "randonnade" au milieu d'une nature généreuse et joyeuse, le fenouil sauvage cueilli,

la profondeur du monument de Walter Benjamin, cette immense plage déserte, où chaque grain de sable se souvient de l'enfer

la joie de vivre de Barcelone, malgré ses blessures..... autant de "photos" prises avec mon âme.

Olga Quadros



Photo Pierre G

# CHEMIN ROMANCERO



A Elne, entre la pluie et le vent  
Les berceaux de l'espoir  
Dans le sourire d'Elizabeth  
La lumière et la vie  
Au milieu des cendres  
Où es-tu liberté ?

A Rivesaltes  
Au milieu des ruines  
Les éoliennes  
Soulèvent la poussière  
Et les souvenirs  
Antonio de la Fuente  
Nous livre sa mémoire  
La fièvre dans les yeux  
Il avait dix ans...  
Où es-tu liberté ?

A Argelès, février 39  
Le souffle coupé  
Des enfants morts  
Entre le sable et la rage  
La plage devenue cage  
Où es-tu liberté ?

Walter Benjamin  
Son chemin  
Bordé de fleurs et sourires  
un bouquet  
Déposé sur sa tombe  
Pas besoin de mots  
Puis l'escalier silence  
Qui descend  
Jusqu'à l'infini de nos en-  
traîlles  
Et de la falaise

A La Jonquera frontière  
de la peur et de l'abîme  
« companeros » sont tombés  
Où es-tu liberté ?

A Collioure frisson  
La tombe de Machado  
sa boîte à lettres  
et à rêves  
Une voix de femme  
Venue de nulle part  
Là

A l'instant précis  
Comme par magie  
Le poème devient clair  
« le chemin  
se fait en marchant »  
Elle était née en prison  
Le jour  
de la mort du poète  
Et avait dans le souffle  
L'étincelle de la liberté !

Olga Quadros



## Bref résumé de la vie de mon père (1903-1971)

Né avec le début du siècle au coeur de la Catalogne, mon père avait deux frères et une soeur qui eurent le droit de faire des études dans la ville la plus proche, Manresa, mais pas lui, parce qu'il était l'aîné, et à ce titre, il hériterait un jour lointain des terres de Rocafort, lorsque son père aurait 80 ans, et lui peut-être 60. Ce n'était pas une perspective très attrayante pour un jeune voulant savoir ce qui se cachait derrière ces belles montagnes de Montserrat.



Un jeune qui voulait, plus que découvrir, avaler le monde. Et un beau jour, il décida de s'enfuir. Je l'imagine chaussé de ses *espardenyes* (espadrilles) en corde, son sac à dos, courant vers la gare de Manresa, située à 15 kilomètres ; et de là, arriver à Sabadell, puis à Barcelone. Ce que je savais de ses années d'enfant de coeur et d'adolescent, c'est qu'il travaillait dur aux champs et supportait l'autorité despotique du curé du village qu'il faisait souvent enrager. Ce qui, sans doute, lui avait forgé, un caractère de révolté, dur et inflexible, que je lui ai connu, et dont j'ai subi des conséquences.

Je sais très peu de choses de sa jeunesse à Barcelone, sinon qu'il fréquentait les cercles anarchistes de la *rambla* et du *Parallel*. Pourquoi et comment avait-il été choisi et envoyé à un congrès international des Jeunes Libétaires à Hilversum en Hollande ? Je n'en sais rien, mais le fait est qu'il y alla. Au passage, il s'arrêta en France où il travailla chez un propriétaire vigneron de l'Aude -qui en mai 1939 le ferait sortir du camp d'Argelès-. En Belgique, non plus, je ne sais pas comment ni quand il y est allé, peut-être en 1923, il avait alors 20 ans. Bien plus tard, à Toulouse, j'appris que, dans sa jeunesse, il avait connu un groupe d'intellectuels belges théorisant sur l'action directe des *anarco-illégalistes* de la "*Bande à Bonnot*", qui furent assaillis et massacrés par la gendarmerie à Choisy, peu d'années auparavant, le 28 avril 1912. Cela me resta dans la mémoire.



## La dictature Primo de Rivera et l'Argentine (1923-1929)

Après son séjour en Hollande et à Paris, le jeune Nonit Puig retourna à Barcelone, et fin 1923, il dû aller faire son service militaire au Maroc. Je me souviens avoir vu une carte-postale qu'il avait envoyé à ses parents écrite en castillan de Tétouan. De cette guerre, non plus, il ne m'en a jamais parlé. Ensuite, début 1925, il embarqua au port de Barcelone sur un cargo en partance pour Buenos Aires, où son frère Émile y était déjà avec d'autres amis de Sabadell. Pendant ces années, de nombreux militants et dirigeants de la gauche républicaine catalane poursuivis par la police de la dictature de Primo de Rivera (Durruti, Moix, Ardiaca, Comorera), s'exilèrent à Buenos Aires.

Commentons certains faits historiques qui ont certainement marqué mon père. À commencer par la guerre du Rif (1911 à 1927). En 1921, elle fut marquée par la déroute infligée à l'armée espagnole par Abd-el-Krim. Ce nouveau désastre provoqua de nombreuses



critiques aux militaires. En 1923, Primo de Rivera en profita pour faire un coup d'état et instaurer la dictature. Débutèrent alors la clandestinité, les détentions et les exils pour les républicains et les anarchistes. Ce fut l'époque des complots, comme l'assaut à la caserne Drassanes de Barcelone, l'invasion échouée de Francesc Macià à Prats de Molló, en 1926.

Le contexte de grave crise du système monarchiste avec des partis politiques traditionnels et conservateurs ne permettait pas d'envisager un régime démocratique. Le pessimisme des décennies antérieures et le sentiment de frustration du désastre de 1898, après la perte de Cuba et des Philippines s'aggrava avec la guerre du Maroc. En 1927, la reddition d'Abd-el-Krim, mit fin au conflit, et encore! grâce à l'aide de l'armée française.

Mon père termina son service militaire en 1925 et ne tarda pas à partir en Argentine. Il y resta de 1925 à 1929. Plus tard, à Toulouse, où nous étions réfugiés de 1940 à 1945, il me dit seulement, et parce que je lui posais des questions insistantes, qu'il avait été *gaucho* dans la pampa Argentine, puis chauffeur de taxi à Buenos Aires, grâce à l'aide de son frère Emile. J'ai quelques difficultés à imaginer mon père en *gaucho*, et encore moins en chauffeur de taxi. Mais il paraît, d'après ma cousine Berthe de Barcelone, que c'était un chauffeur de taxi très spécial car il travaillait pour le syndicat qui organisait des grèves



Petit Républicain Espagnol

révolutionnaires, et son taxi –comme d’autres– servait à la diffusion des prospectus de propagande jetés par un trou dans le plancher du taxi et ainsi éparpillés dans les grandes avenues de la capitale.

Cela, en effet, lui ressemblait davantage. Dès la fin 1929, en pleine crise mon-

diale du capitalisme, lorsqu’il sut qu’en Espagne les événements se précipitaient, il embarqua de Buenos Aires, mais pour Lisbonne afin d’éviter la police de Barcelone à l’affût de tous ceux qui revenaient d’Argentine. Après la démission de Primo de Rivera en janvier 1930, le pacte de *San Sebastian* d’août 1930 unifia les forces républicaines et de gauche afin d’instaurer la République et les autonomies. Les élec-



Francesc Macià

tions du 14 avril 1931 donnaient la victoire aux républicains. Commenait alors la II République Espagnole, précédée quelques jours auparavant par la République catalane proclamée du balcon de la *Generalitat* par

Francesc Macià.

### Les deux premières années de la République et la question agraire.

Au moins sur ce thème, je peux affirmer que je dispose d’une référence probante puisque mon père a écrit, depuis la prison Modelo de Madrid de 1934 à 1936, un livre sur lequel je me suis basé, ayant pour titre : *Què és la Unió de Rabassaires*, (Ce qu’est l’Union de travailleurs de la terre) publié par les Editions Barcino de Barcelone, en 1936. A partir de 1931, mon père s’était impliqué dans le syndicat des paysans (*Unió de Rabassaires i altres conreadors de la terra*). Une loi de réforme agraire (*la Llei de contractes de conreus*) fut finalement approuvée, en avril 1934, par le gouvernement républicain. L’objectif de la Loi était de protéger les paysans en supprimant l’ancien contrat de la *Rabassa Morta*, un bail emphytéotique, oral, par lequel un *rabassaire* pouvait travailler les vignes d’un propriétaire jusqu’à la mort des ceps, environ 40 ans.

L’ami du *Casal Català*, me fit également une description physique de mon père dont je me souviens très bien. Il était souvent vêtu d’une vareuse en cuir et chaussait des bottes, il avait une barbe noire bien fournie et circulait sur une puissante moto. Beaucoup plus tard, un historien de Manresa m’expliqua qu’à partir de ces faits, la presse locale parla de lui et de son action, et les années suivantes certaines municipalités

de la région de Manresa donnèrent le nom de mon père à des rues, nom que les franquistes effacèrent aussitôt, en 1939.

Mais à partir de la fin du XIXe siècle, à cause de la maladie de la phylloxéra les contrats s’arrêtaient, et les propriétaires expulsaient les vignerons pour se lancer dans d’autres productions plus lucratives. Le gouvernement de la *Generalitat* de



Lluís Companys

Lluís Companys, voyant augmenter les conflits agraires, rédigea cette loi pour que les paysans ne soient plus expulsés et pour leur attribuer leurs propres terres. Cette réforme agraire visait à éviter la confrontation avec les secteurs conservateurs, en faisant certaines concessions. Résultat, la

loi était trop modérée pour les *rabassaires*, mais trop révolutionnaire pour les propriétaires terriens. Elle fut approuvée par le Parlement catalan en 1934, mais l’*Institut Agrícola Català de Sant Isidre* (syndicat des propriétaires) s’y opposait avec *La Lliga* (parti régionaliste de droite) et les deux présentèrent un recours au *Tribunal de Garanties Constitucionals*.

En 1932 le statut d’autonomie de la Catalogne approuvé par consensus à Núria, permettra la récupération de la *Generalitat* et sera approuvé par la grande majorité du pays. En septembre 1932, les *Cortès* espagnoles approuvaient le Statut. D’autre part, la réforme agraire espagnole –et surtout en Andalousie–, avait pour but de créer une couche de petits et moyens propriétaires pour en finir avec la structure des *latifundia*, se heurta de nouveau à l’opposition des grands propriétaires terriens.

Durant la période de 1931 à 1934, mon père organisait les *rabassaires* de Manresa et les représentait à Barcelone. D’après un ami de mon père, lui aussi *rabassaire*, que j’avais connu au *Casal Català* de Toulouse en 1956, c’était un homme de terrain, qui n’hésitait pas à affronter les armes à la main, le *Somatent*. Cette milice traditionnelle au service des propriétaires était manipulée par l’*Institut de Sant Isidre*, le syndicat des propriétaires. Le *Somatent*, armé, faisait des démonstrations de force dans les villages afin d’intimider les paysans. Mon père participa à divers affrontements. Il avait organisé des groupes de *rabassaires* décidés, installés sur les toits des maisons qui entouraient la place ; ils attendaient le *Somatent* et ouvraient le feu en l’air, afin de les faire déguerpir. Et ça marchait. Mais mon père ne me l’a jamais expliqué.

## Les événements d'octobre 1934



Gentil P. M.

Pendant les événements d'octobre 1934, mon père mobilisa les paysans de la région de Manresa qui arrivèrent en camions pour défendre la *Generalitat de Catalunya* avec des fusils de chasse, des fourches et des tromblons ! Mais, les militaires du général Batet qui occupaient la place de *Sant Jaume* les attendaient, et à

mesure que les camions arrivaient de partout, ils étaient arrêtés, contrôlés et détenus. Le 6 octobre fut un mouvement insurrectionnel du gouvernement de la Catalogne contre l'involution réactionnaire du régime republicain, au moment où le président Lluís Companys proclama « l'Etat catalan de la République fédérale espagnole ». Le général Batet, qui recevait des ordres de Madrid et contrôlait la situation, attendait la reddition du président. Frederic Escofet, capitaine des *Mossos d'Esquadra* (police catalane) résista en ralliant les *Guàrdies d'Assalt* (gardes d'assaut) fidèles à la *Generalitat de Catalunya*, mais le président Lluís Companys s'y opposa et préféra se rendre. Malgré les appels radiophoniques de Josep Dencàs, la mobilisation populaire n'eut pas lieu. Finalement, le 6 octobre 1934, le président Lluís Companys communiquait sa reddition et celle de tout son gouvernement au capitaine général de Catalogne, Domènec Batet.

### Le *Bien Negre* (les deux années noires) de 1934 à 1936

Commencèrent alors les détentions et l'emprisonnement de nombreux dirigeants republicains et des groupes politiques de la gauche catalane. Mon père fut parmi les détenus et il passa deux ans à la prison *Modelo* de Madrid, en compagnie du président Lluís Companys et des membres du gouvernement de la *Generalitat*, Barrera, Lluhí, Comorera, Esteve, Gassol et Mesures. Ainsi commençaient, en pleine République, les deux années noires appelées *Bien Negre* (octobre 1934 - mars 1936). Cette triste période était causée par la victoire de la droite aux élections de 1933, où pour la première fois participèrent les femmes et où les anarchistes appelèrent à ne pas voter (*¡Obreros, no votar!*). Elle dura jusqu'aux élections de février 1936. Le *Bien negre* se caractérisa par l'annulation des acquis des deux premières années de la République, et par la détérioration du climat social et de la rébellion asturienne d'octobre 1934, réprimée par un général,

nommé Franco. Comme je l'ai déjà mentionné, de la prison de Madrid, mon père rédigea son livre sur les *Rabassaires*, et le président Lluís Companys lui rajouta une préface tout à fait solidaire, étant donné qu'il avait été l'avocat du syndicat des paysans catalans la *Unió de Rabassaires*. Le livre a été publié en 1936. Il y eut plusieurs éditions, car j'en ai découvert une qui comportait une dédicace différente de celle que je possède, en consultant le fonds Cambó lors d'un séjour forcé à Montserrat.

### Les élections de février 1936 et la victoire du Front Populaire.

Les élections de 1936 furent les troisièmes et dernières élections générales de la II République espagnole, et celles qui donnèrent une claire victoire aux partis et forces de gauche et des republicains du Front Populaire. Je n'insisterai pas sur la joie immense et les espérances populaires, pas plus que sur le drame des faits qui, dès lors, allaient se déchaîner, en prémices des années noires que connaîtraient l'Europe et le monde dans les années quarante.

Je commenterai, à partir de quelques éléments épars dont j'ai pu disposer, ce que mon père a fait, une fois sorti de la prison de Madrid. La direction de l'*Unió de Rabassaires* lui proposa la responsabilité de rédacteur de *La Terra*, l'hebdomadaire des *Rabassaires*, puisqu'il représentait l'aile la plus radicale et anarchiste du mouvement agraire. L'*Unió* venait d'obtenir deux députés lors des élections aux *Cortès* de Madrid. C'étaient Pau Padrò, du Vendrell (Tarragone), et Josep Calvet d'Argenton (Barcelone). Mais, au sujet de *La Terra*, j'eus un jour une grande surprise, lorsque j'ai appris par une de mes amies que sa mère, Brunilda Capdevila, avait travaillé avec mon père au siège central de l'*Unió dels Rabassaires* de Barcelone.

Plus surprenant encore, Brunilda expliqua à sa fille, Lucie (nous militions ensemble à *Bandera Roja* en 1973 ou 1974) qu'elle m'avait connu alors que j'étais tout jeune enfant. En effet, en 1936, j'avais deux ans. Peut-être que mon père m'avait emmené sur son *sidecar* jusqu'au siège de *La Terra*. Un jour, paraît-il, elle me demanda comment je m'appelais, et moi qui commençais à parler, je lui répondis *Chanti*. Il était donc évident que Brunilda Capdevila, la mère de ma collègue et amie Lucie Nussbaum i Capdevila de l'Université Autonome de Barcelone, m'avait bel et bien connu quand je n'étais qu'un enfant de deux ans, en 1936 ! Une belle et insolite coïncidence.

### Trois années de guerre civile, et puis l'exil (1936-1939)

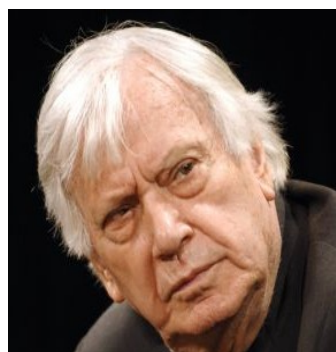
De ces trois ans de guerre civile, mon père aurait pu me raconter des aventures et des anecdotes, mais son silence était éloquent, total et très long, 1940, 1950, je peux le comprendre, j'étais un enfant ; 1960 et 1970, toujours le silence, je le comprenais moins. Par contre, ses amis du *Casal Català* de Toulouse ou du *PSUC* étaient plus prolixes, et lors des fêtes ou des excursions du *Casal*, chacun, à sa manière, me racontait sa bataille de l'Ebre. Mais mon père, pas un mot. Je pense qu'il n'a jamais pu surmonter le traumatisme de cette terrible guerre civile qu'il avait vécu de très près sur les fronts. Par contre, j'appréciais beaucoup le peu de choses qu'il me disait ou que je réussissais à lui faire dire. Par exemple, il m'a dit qu'à partir du coup d'état du 18 Juillet 1936, on lui demanda de préparer un concours très sélectif pour être membre du *Cos de Seguretat de la República* (service d'intelligence et de contre-espionnage). Il fut sélectionné et travailla dans le contre-espionnage à la recherche des agents fascistes infiltrés dans les files républicaines. Il ne me l'expliqua que lorsqu'il apprit que je faisais des «voyages spéciaux» en Espagne, afin de m'éviter des surprises désagréables avec la police franquiste. Il me rappela notamment que les franquistes venaient de défenster et fusiller Julian Grimau (1962), qui était membre du CC du PCE, mais surtout, comme lui, membre du service de contre-espionnage de la République, et ceux-là, étaient les ennemis mortels de la *brigada politico-social* franquiste. A la fin de la guerre, j'ignore comment mon père est venu nous chercher à Rocafort avec une voiture pour nous évacuer vers la frontière du Perthus, début février 1939. Puis, au Perthus, les gendarmes, l'emmenèrent vers le camp d'Argelès et nous, femmes et enfants, on nous mettait dans des wagons à bestiaux, envoyés vers un «refuge» à Epinal. Nous étions à nouveau séparés.

Je termine ce bref résumé du peu que je sais de la vie de Nònit Puig i Vila. Je suis convaincu que ce fut une vie tourmentée et digne, faite d'événements dramatiques, d'affrontements colossaux entre communisme et fascisme, guerres civiles et mondiales qui ont détruit tellement d'hommes et de femmes, et au cours desquels se forgèrent des destins aussi inespérés que désespérés.

Sans vouloir lui trouver de justifications, je crois être arrivé à le comprendre, car il a fini sa vie, en vivant comme un ermite dans une cabane à Saint Simon, près de Toulourse-le-Mirail, enfermé dans un silence impénétrable. La rupture d'un anévrisme l'emportera en septembre 1971, dans une fin douloureuse et tragique. J'essaie d'expliquer l'inexplicable à propos de la dernière partie de sa vie consacrée à la lecture et à l'écriture.

**Je lui rends ici, comme fils, un profond hommage. À partir de maintenant, je porterai le lourd fardeau de son combat pour l'intégrité, et il vivra en moi; je perpétuerai les fils épars de sa mémoire. La mémoire de tous les combattants pour la liberté.**

Gentil Puig Moreno



Jorge Semprún

### Hommage à mon ami Jorge Semprún

Oui, c'est terrible pour nous tous, et pour moi, car nous avons milité ensemble, et après "Le long voyage", il m'a toujours inspiré...

On vient précisément de me faire une entrevue radiophonique ce matin, dans laquelle j'ai évoqué 1962 et le début de nos dissidences avec la direction du PCE (Santiago Carrillo), moi et d'autres en 1962, lui en 1964, un an\* avant de la mort du dictateur...Depuis chaque fois que nous nous sommes revus à Barcelone ou à Madrid, nous avons ri de nos mésaventures...

Il était biculturel comme moi, ou moi comme lui, en plus modeste, pétri de culture française et cependant profondément espagnol, et moi simplement catalan, mais toujours solidaires de toutes les cultures du monde.

Notre patrie l'humanisme, la liberté de pensée et la démocratie.

A son retour de Buchenwald, il se définissait comme un futur combattant face à un officier français qui lui remettait une carte d'ancien combattant...

Une définition que depuis, j'ai fait mienne ....

Gentil Puig Moreno

\* onze ans (?) ndlr

*Ce texte est une transcription d'un enregistrement pris sur le site. Le vent soufflait comme d'habitude et la clarté du son en a été considérablement diminuée. Antoine a eu l'amabilité de relire cette transcription et rectifier ce qui avait été réduit, voire déformé. Qu'il en soit infiniment remercié.*

*Je reste à votre disposition pour vous donner si besoin, d'autres détails,  
Je me permets de vous signaler que vous avez été internés dans les  
de Verdun à Rounes, Saint-Cyprien, Argelès à deux reprises, de Bram  
Rivesaltes et Gurs. De début juin 1939 à mai 1943.  
Très cordialement à toutes et à tous.  
Antoine de la Fumée*

## Le camp de Rivesaltes ...

A Argelès d'un côté il y avait la mer et de l'autre côté c'était les marécages, là où vous avez vu des hôtels et des villas c'était tout des marécages ; ça c'était pareil à Saint-Cyprien, que nous avons connu et au Barcarès encore pareil : des baraques ...le camp de Rivesaltes, je l'ai dit plusieurs fois. Je me répète : quand nous sommes rentrés dans la baraque pour la première fois, on a vu que le sol était cimenté et puis il y avait des châlits, des espèces de cadres en bois... et puis on mettait la paille la dessus. L'espace c'était toujours restreint, parce qu'on était tellement nombreux. Il y avait un petit passage : 25cm. Enfin après ce que nous avons vu à ce niveau là... Il y avait ma mère, ma grand-mère, frères et sœurs. Il y en a qui ont eu la malchance d'être séparés, parce les enfant se sont perdus. Pour nous ça a été quelque chose d'exceptionnel. La vie dans le camp était toujours très monotone. Vous avez vu les installations : les latrines.

C'était pas fait comme ça au début. Il y avait des séparations, mais pas de porte. Il y avait un trou et



Baraquements

une espèce de récipient métallique. Par la suite ils ont aménagé des fosses. Pour les dames il n'y avait aucun moyen de se protéger, sauf avec des couvertures... La nuit quand il fallait sortir des baraques, il n'y avait pas de lumière. Jamais de chauffage. En hiver, le froid. En été, la chaleur qui s'emmagasinaient toute la journée dans la baraque. La nuit était insupportable... On sortait le matin à partir de 8 heures.

A Rivesaltes, il y avait des puces, des rats, la gale, les poux, des punaises de lit. Côté santé, nous avons eu beaucoup de chance : nous n'avons attrapé aucune épidémie. Le seul moment où, en ce qui me concerne, j'ai été malade, c'est quand nous sommes arrivés dans les baraques. Chaque fois qu'on nous changeait de camp, on nous faisait les vaccins et on ne regardait pas si on avait été vacciné avant. Les aiguilles étaient assez grosses, d'un diamètre énorme, longues. Tout le monde aligné, on nous plantait les aiguilles. Malheureusement on m'a planté l'aiguille du côté gauche, l'aiguille s'est tordue, ça s'est infecté. Je souffrais énormément. On m'a transporté à l'hôpital, une semaine avec des enfants juifs allemands. Ils étaient dans la même situation que nous, puis on m'a



ramené au camp... C'était comme pour les mamans qui avaient accouché à la maternité d'Elne, quand l'enfant avait quelques mois tout le monde revenait au camp.

Le matin, il y avait un semblant de café. C'était le responsable de baraque qui allait avec un groupe de femmes le chercher aux cuisines. En hiver, inutile de vous dire qu'avec le froid, tout arrivait glacé !

A Barcarès, Argelès et Saint Cyprien, c'était le sable qui tombait dans les aliments. Ici c'était la poussière, mais c'était moins grave. Presque rien le matin, une ration de pain par jour. D'après les informations que j'ai pu avoir par la suite dans les documents officiels, on avait droit à 200 g. de pain, mais comme c'était un pain fait avec de la farine de mauvaise qualité, la cuisson n'était pas bonne. Un petit bout de pain long et large comme deux doigts, pour toute la journée ! A midi, en hiver, au début du rutabaga, puis après ça a été quotidiennement des topinambours (j'ai eu l'occasion d'en remanger il n'y a pas très longtemps, alors que pendant des années je les avais mis de côté). Ils mettaient tout dans des grands chaudrons, tel que ça arrivait, plein de terre. On y trouvait des cailloux, des gravillons, un peu de tout et c'était servi comme ça, sans aucun accompagnement, sans rien. Une petite quantité qui rentrait dans le creux de la main. En été, comme il y avait une production importante de tomates, toutes les tomates qui ne pouvaient pas se vendre à l'extérieur, à la population, et bien, elles arrivaient au camp. C'était déversé directement dans des corbeilles, où on trouvait de la terre et un peu de tout. Mais toujours en petite quantité. Enfin, on a pu résister de ce côté-là. La chance a voulu qu'au mois de novembre 1941 sont arrivées des aides, comme le Secours Suisse d'Aide aux Enfants. Par la suite beaucoup d'organisations ont dû partir...



Baraquements

En ce qui concerne les enfants, nous étions tellement nombreux, que nous avions le droit, d'aller à la « baraque-foyer » qu'une fois par mois. Pour moi c'était facile parce que nous étions dans la 27 et le foyer dans la 12. On se rassemblait, on chantait, on dessinait avec les quelques moyens qui pouvaient nous être donnés... Nous allions à tour de rôle et on gardait une partie du goûter pour ceux qui n'avaient pas pu être présents...

Comme nous n'avions plus rien à force de partir d'un camp à l'autre, le peu qu'on avait pu préserver disparaissait. On ne pouvait pas écrire car on n'avait rien. A un moment donné il y a eu une distribution pour pouvoir écrire à un parent une lettre par mois, pour les mamans surtout. Mais ces lettres étaient contrôlées. Elles ne portaient pas comme elles avaient été mises dans l'enveloppe et de même pour celles qui arrivaient : la censure. Enfin ! c'était la période difficile et



Antoine de la Fuente



ça malgré tout on a réussi : on a eu l'extrême chance, extraordinaire chance, je le dis et je le répète, de pouvoir aujourd'hui en parler parce que il a tellement qui malheureusement ne sont plus là pour pouvoir expliquer ce qu'ils ont vécu, ce qu'ils ont connu, que ce soit dans ma famille ou ailleurs... Nous on a survécu à cette période. On s'est toujours dit qu'il y en a qui ont connu pire. Voilà ! C'est quand même quelque chose d'important !

Antoine de la Fuente

## Un petit caillou pour Walter Benjamin

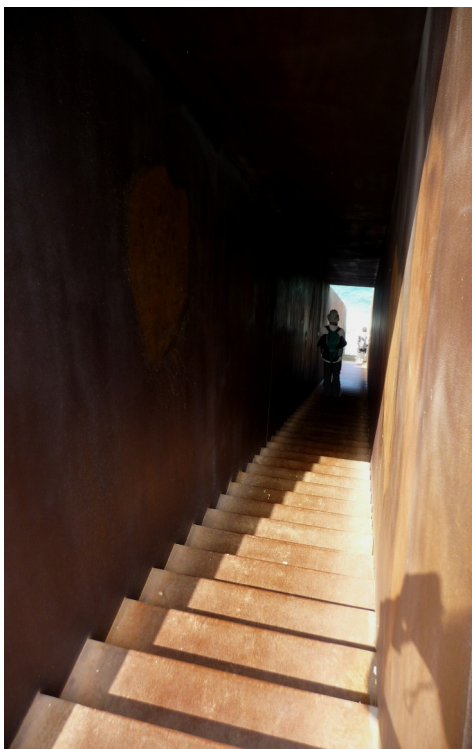
Pour atteindre le mémorial, il faut aller vers le promontoire en bord de mer, monter une pente rude.



De là, le paysage s'impose ; montagnes abruptes, chemins cachés dans la végétation, sensation de la gare toute proche en contrebas, et la mer qui vient battre et s'étale au large.

Un bout du monde réquisitionné par l'Histoire, vide et lourd à la fois.

Les yeux voient d'abord une sorte de tunnel en métal rouillé qui vous attire vertigineusement, comme une descente aux enfers dans l'élément liquide au bas de la falaise.



Puis un petit cimetière vertical avec ses morts empilés, se soutenant l'un l'autre, face à la mer et au vent.

Et enfin un chemin raide, aux cailloux pointus, menant derrière le cimetière jusqu'à un olivier.

Un olivier sans majesté : maigrelet, tordu, ni jeune, ni vieux, battu par les vents, le soleil et tout ce que le ciel peut bien réserver à un arbre au plus haut d'une falaise, mais combattant contre les éléments, comme l'explique l'artiste Dani Karavan :

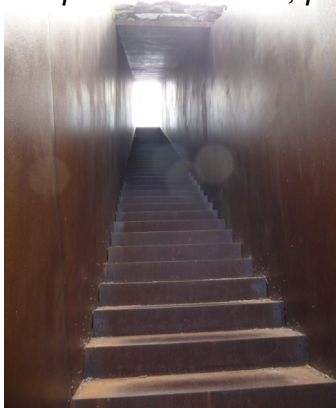


*" Quant à Walter Benjamin, le lieu ne m'était pas donné, on m'a demandé un monument à Port-Bou en hommage à Walter Benjamin, je préfère dire un hommage. J'ai cherché le meilleur endroit, j'étais vraiment hésitant. Et puis, j'ai pensé qu'il devait être près du cimetière. Walter Benjamin n'était certes pas venu à Port-Bou pour cela, pour y être enterré. Mais le fait est qu'il y fut enterré, sans l'avoir voulu.*

*J'ai regardé autour de moi, la deuxième fois où je suis venu, j'ai vu ce tourbillon au pied de la falaise, j'ai pensé : c'est vraiment l'histoire de cet homme. Ce tourbillon a été le premier point de mon projet. Puis je me suis demandé comment y amener les gens. Un corridor, un escalier dans la falaise, n'est pas en soi un objet d'art. Il est là simplement pour amener les gens jusqu'à la mer voir le tourbillon. Ainsi, j'avais un point, et j'en cherchais un autre. Je me suis dit : si ce phénomène existe, la nature peut me proposer d'autres éléments.*

Alors, est venu l'olivier, qui représente la lutte pour la vie contre les rochers, les pierres, le vent salé et violent : voilà le deuxième point. Puis j'ai trouvé le troisième, avec la haie, obstacle entre la vue et la mer, l'horizon, la liberté, et de l'autre côté, simplement, le bruit des trains qui s'en vont. Ce fut le troisième point. On redescend, et l'on revient au point de départ ; cela devient une sorte d'anneau, mais c'est aussi le chemin qui m'a conduit à la découverte de choses qui sont venues d'elles-mêmes, au fur et à mesure que je concevais mon travail.

Quand vous remontez de la mer, du tunnel vous ne voyez que le ciel. Vous arrivez à la lumière et vous ne pouvez avancer, parce qu'il y a un mur de pierre.



Vous arrivez à la lumière, à l'espoir, et de nouveau, vous êtes bloqués. Vous ne pouvez passer, vous ne pouvez que tourner en rond, et grimper avec difficulté dans la falaise, dans les rochers. J'ai demandé qu'on laisse les choses ainsi, qu'on ne prévoie pas de chemin aménagé.

Je voulais que les gens ressentent physiquement la difficulté de ce cheminement. Vous montez à l'olivier, puis vous arrivez à la plateforme, au grillage, enfin à l'endroit où il fut enterré".

(Texte publié sur [Alliage 45-46](#))

On s'engage dans les escaliers du tunnel, et un mirage se produit : notre image apparaît comme une ombre verticale devant nous, se confondant avec la mer qui tourbillonne en contrebas et le ciel derrière nous. Tout en descendant, on voit qu'il s'agit d'une vitre très légèrement inclinée qui nous protège de l'eau et de la chute, et les mots de Walter Benjamin – *Honorer la mémoire des anonymes est une tâche plus ardue qu'honorer celle des plus célèbres*.

L'idée de construction historique se consacre à cette mémoire - nous font asseoir et poser notre regard. La montagne-frontière s'élève sur la gauche, et à la surface de la mer à nos pieds, bouge au gré des vagues le reflet des herbes folles, du ciel changeant, et de la lumière en haut des marches.



L'ensemble produit des impressions sensorielles et mentales très fortes.



Il faut trouver maintenant au cimetière marin en gradins, de petite taille, humble mais magnifié par son exposition aux éléments, la stèle commémorative de Walter Benjamin.

Elle se trouve à l'écart des sépultures traditionnelles, et a été recouverte de fleurs et de cailloux empilés comme le veut la tradition juive.



Hanna Arendt, en visite au lieu de sépulture de son ami, sera impressionnée par la puissance et la beauté du lieu.

On ne peut s'empêcher de penser, en contemplant de là-haut la montagne et la mer, à tous ceux qui y ont laissé la vie dans leur dernier espoir d'une autre existence, et de craindre ce qui se profile pour ceux qui choisiront de traverser encore la Méditerranée.

Marie Reine Bernard

*Pour prolonger la réflexion sur la frontière dans les pas de Walter Benjamin entamée grâce à Pierre-Yves et Hélène, voici quelques pistes ouvertes par la lecture d'un article de Françoise Coblence, Limites et confins (cf. catalogue de l'expo Patrick Loste). Lecture toute personnelle et fort peu experte, donc partielle ; j'espère ne pas trahir la pensée des Arendt, Freud, Vernant, Green, Balibar et autres cités dans la bibliographie ; mais si c'est le cas, je serai ravie que de plus avisés que moi éclairent mon lumignon... et je tiens derechef mon catalogue à la disposition de qui voudra.*

Pour W. Benjamin, dont un recueil s'intitule *Sens uniques* (...) cette frontière des Pyrénées marque un terme ; comme nous l'avons vu, il ne parvient pas à la traverser. Fatigue, désespoir, et le mystère de ce dernier manuscrit si précieux.

Mais revenons à notre ligne de crête...

Dans les années 80, des penseurs comme Deleuze et Guattari font l'éloge du nomadisme et de la déterritorialisation. Selon eux, les territorialités sont définies par l'État et l'Œdipe, deux principes qui figent et imposent, au mépris de la complexité et de la multiplicité des devenirs. Ainsi, ils opposent les territoires bornés du sédentaire, leurs murs, leurs clôtures, leurs chemins, leurs contrôles constants, leur résidence stérile à l'errance et à l'intensité fécondes du nomade. Celui-ci, assis sur sa selle, se déplace au galop mais reste immobile sur ses talons. Là où il est, la terre devient simple support, espace localisé mais non délimité. Le nomade se distingue donc à la fois du sédentaire et du migrant : le mouvement, en effet, caractérise plutôt le migrant, qui quitte un point devenu ingrat pour aller vers un autre point, même « incertain, imprévu et mal localisé ».

Le migrant partage donc avec le sédentaire un rapport au territoire : il cherche à se territorialiser ailleurs. À l'espace non délimité du nomadisme, il oppose la réalité prosaïque des frontières : celles que l'on ne peut traverser, celles où l'on est refoulé, celles qui délimitent des zones interdites. Le migrant est celui qui ne peut choisir le nomadisme.

Les regards géopolitiques montrent que le processus de mondialisation est le transfert à une échelle supra-nationale de processus économiques jadis centralisés par les États : les frontières changent, elles ne sont pas localisables de façon univoque, elles n'ont plus le même sens pour tout le monde, elles ne s'en imposent pas moins. Au contraire, elles se multiplient (murs, clôtures, barrières métalliques ou électroniques).

Toute frontière est artificielle puisqu'elle résulte d'un choix, il n'y a pas de bonnes frontières, mais des frontières légitimes à un moment donné. Les frontières signifient aussi bien discussion, tension, ghetto, racisme que survie, paix, échange et circulation. La frontière est à la fois un obstacle qui sépare, divise, enferme, emprisonne, et un lieu de passage, de contact, un pont. Le passage de la frontière peut alors devenir un refuge et une sauvegarde.

On a pu définir l'unité d'un peuple comme unité linguistique avant l'unité territoriale : l'unité, la résistance ou le refuge peut se trouver dans la langue, porteuse de mémoire et d'intériorité : « Il y a une différence incroyable entre la langue maternelle et toute autre langue » (Arendt). Picasso, venu voir des courses de taureaux à Céret, s'écrie « Pourquoi faut-il qu'il y ait ici une frontière ? Tout cela est une même terre, un même peuple, une même langue. » Mais c'est en 1954, et il ne franchira pas la frontière...

Derrière l'apparence actuelle de circulation sans entrave, se dessinent, nous l'avons bien compris, les tensions de la Retirada et de toute la période du franquisme, ou dans l'autre sens, des « évadés de France » entre 1940 et 1944.

Le travail d'un artiste comme Patrick Loste pose les mêmes questions, avec violence, en les éclairant de références mythologiques et dans une perspective totalement contemporaine : le réel des *Demoiselles de la Junquera*, c'est le supermarché du sexe, apparemment bien loin de l'exil. Mais ce n'est pas si sûr...

À signaler que Dani Karavan, l'auteur de son mémorial de Port-Bou a également conçu celui du camp de Gurs. Vu la réussite du monument à Benjamin signalée par tous ceux qui ont eu le courage de l'aller voir, c'est plutôt prometteur pour une éventuelle visite en cet autre lieu de mémoire...

« Beaucoup de ceux-ci, arrêtés par les gardes civils, furent d'ailleurs conduits dans des camps où avaient été enfermés les républicains espagnols (par exemple le plus grand d'entre eux *Miranda de Ebro*), d'où certains parvinrent à s'évader en se faisant passer pour des Canadiens, voire obtinrent des visas de sortie pour le Portugal.

Chantal Péroche



Marcel Bervoets

Chers amis

Mr S. Barba à eu la courtoisie de m'associer à votre intervention dans le cadre de ma conférence et je confesse sans détours que j'ai été très ému du contenu, de la qualité et de l'esprit qui animent vos présentations. Je ne vous cacherai pas que mon épouse et moi-même sommes tout simplement abasourdis d'apprendre que des gens tels que vous passiez votre temps à témoigner par vos chansons de votre solidarité envers les victimes de toutes sortes de vilenies et d'exactions, recevez nos modestes mais très sincères remerciements.

Pour ce qui est du nom et de l'image de votre dépliant "Le Pigeon Voyageur", sachez que j'ai repéré il y a quelques années à Bruxelles, une statue dédiée au "Pigeon-soldat"

Merci encore pour ce que vous faites toutes et tous, amicalement Marcel et Patricia Bervoets



Au Pigeon Soldat—Bruxelles

## ALLONS SSINFANTS

(Germinal, 11 novembre 1956)

*Poème de Frédéric SERRALTA tiré du recueil  
« Les racines du vent »*

*Editions Helios à Toulouse*

*Année 2004.*

J'avais dix ans, je crois, et c'était en novembre.  
On nous avait conduits  
devant le monument grisâtre de la place,  
et nous attendions là, bien sages, bien en rang,  
sans trop savoir pourquoi,  
parmi de vieux messieurs couturés de médailles,  
de vieux porte-drapeaux, de vieux ventripotents  
au ventre tricolore,  
et quelques vieux chapeaux sur de vieux complets  
noirs.

Soudain,  
dans la mare dormant d'une tension muette,  
la musique a jeté son pavé saugrenu.  
J'ai cherché du regard la source claironnante  
et, tout proche de moi, sous l'orme, je l'ai vu.

Lui qui ne descendait jamais jusqu'au village,  
il était là, nu-tête, et le regard noyé.  
C'était un homme dur, tout en arêtes d'ombre,  
et voilà qu'une larme illuminait ses joues.  
Quand il m'a pris la main sur le chemin des cimes,  
pour abreuver l'attente assourdie de nos pas,  
il a fait remonter du puits de son silence quelques mots  
maladroits  
dont le sens me revient sous mes mots d'aujourd'hui :  
« Pour nous, les combattants d'une autre république,  
c'était l'hymne interdit  
de la révolution, le seul hymne magique  
sans drapeau, sans frontières...  
le chant de liberté ! ».  
Et je l'entends encore, fermant les yeux, me dire :  
« Je connais le début. Ecoute, fils, écoute :  
Allons ssinfants dé la patri-é... ».

Et ses larmes brillaient. Je crois que ce jour-là  
je suis né de mon père une seconde fois.

Et depuis, lorsque l'air de l'hymne national,  
pour quelque parade sonore,  
retentit de nouveau sur le rectangle vert  
ou celui de l'étrange écran multicolore,  
je n'entends pas ce coq drapé dans son drapeau  
qui tient sa basse-cour pour une tour d'ivoire.  
Je n'entends même pas les soldats de l'an deux  
courant sus au féroce ennemi mugissant  
J'entends le chant d'espoir des damnés de la terre.  
J'entends le cri d'appel de tous les résistants,  
de tous les hommes libres,  
de tous les hommes frères,  
de tous les révoltés de ce monde. J'entends  
la Marseillaise de mon père.

**En hommage à Serge BARBA qui nous a lu ce  
texte lors de notre soirée du 23/04/2011 à Argelès.**

Pierre Gougeau.

## L'importance donnée à "l'humain".

J'ai tardé pour répondre mais il nous a fallu quelques jours  
pour récupérer, tant les moments partagés à Argelès ont été  
intenses. D'abord, nous tenions à remercier les participants  
pour la chaleur de leur accueil, avant même que nous soyons  
adhérents !

Cette qualité dans la relation apparaît bien comme un trait  
identitaire de l'Association. La force des CMS nous semble  
vraiment résider dans l'importance donnée à "l'humain".



Nous avons beaucoup lu sur la  
Guerre d'Espagne et la Retira-  
da. Des "classiques", des ouvra-  
ges d'universitaires, des docu-  
ments de journalistes. Nous  
venions d'assister à un specta-  
cle donné à Toulouse à partir  
d'un recueil de témoignages  
rassemblés par Progreso Marin.  
Nous avons aussi suivi le  
"chemin de mémoire" des exilés  
espagnols dans Toulouse, balisé  
par la nouvelle municipalité.

Mais nous n'avons jamais pu dialoguer avec un témoin. Et cette  
rencontre rendue possible grâce à l'assoc. n'illustre pas simple-  
ment nos lectures, elle leur donne vie. Surtout quand le témoin  
a la qualité de Serge Barba.

L'étape à Collioure, avec notamment l'arrêt sur la tombe de  
Machado, correspond bien à mon propos. L'émotion qui a surgi  
quand Serge nous a lu un texte du poète, et quand cette vieille  
Espagnole, née en prison le jour de la mort de Machado, a en-  
tonné son chant, cette émotion n'est pas prête de s'effacer.  
De même, la visite guidée de la Maternité d'Elne a été un mo-  
ment très fort pour nous par la charge émotive du lieu et grâce  
aux commentaires de Serge qui revivait avec nous ce qu'avait  
été ce havre de paix durant une période si difficile.

Ce que Claude nous a raconté des journées précédentes et les  
photos reçues depuis nous donnent également envie de décou-  
vrir le camp de Rivesaltes, la Jonquera et le Mémorial à Walter  
Benjamin, mais là, ce sera sans témoins !

Merci encore pour cette expérience vécue ensemble. Du fait  
de notre éloignement, nous serons plus des membres  
"correspondants" que des membres très actifs, mais des mem-  
bres très attachés à l'Association et à la qualité de son ac-  
tion. Amicalement.

Francis Niggel

PS: A propos de Walter Benjamin.

En lisant un document de présentation du film "Nous, Princesses de  
Clèves", nous sommes tombés sur un texte d'une universitaire, Hélène  
Merlin-Kajman, faisant référence à Walter Benjamin. Je regrette de ne  
pas l'avoir lu avant car ses mots expriment tellement mieux ce que j'ai  
essayé de vous dire quand je vous expliquais pourquoi je trouvais impor-  
tant que J-E. Deschamps ait adapté en français "l'Estaca" de L.Llach.  
HMK écrit: "Je songe ici à la façon dont Walter Benjamin dit qu'un grand  
texte ne devient proprement grand que lorsqu'il est traduit!"

## Al'Espagnol

Elle est à toi cette page,  
Toi l'Espagnol qui sans bagage  
A fui la tyrannie et la rage  
D'un régime barbare et sauvage.

Affrontant la neige et les orages,  
Tu as franchi les monts par les alpages,  
Sur ces chemins caillouteux de passage  
Pour atteindre, plein d'espoir, de nouveaux rivages.

La France, pays ami et davantage !  
Pays des lumières et du partage :  
Liberté, Egalité, Fraternité en adage !  
Un exemple pour un retour dans ton village

Mais ce n'était qu'un mirage !  
Te voilà parqué sur la plage  
Comme un misérable derrière un grillage.  
Voilà que l'on te met en cage !

Ton amour de la liberté en ballottage  
Avec femme et enfants qui  
sont du voyage,  
La détresse et la souffrance  
se lisent sur leur visage,  
Mieux que des chaînes, ces  
liens du sang te retiennent  
en esclavage.

Patates, topinambours,  
mais pas de laitage...  
Chez les plus jeunes la  
maladie fait des ravages  
A Elne, Elisabeth n'écoute  
que son cœur, sans tapage,  
Sa maternité soulage et  
limite le carnage.



Le sable comme dallage, la toile pour seul ombrage,  
Des planches brûlées pour un semblant de chauffage !  
Un morceau de fromage, du savon, du cirage ?  
Il en a fallu du cœur à l'ouvrage !

Ce n'est pas une histoire inventée pour enfants sages !  
Elle s'appuie sur de nombreux témoignages  
De ceux qui ont eu tant la chance que le courage  
D'en sauver la mémoire malgré leur tout jeune âge.

Etrangers de toutes les couleurs, de tous les usages,  
Gouvernements de toutes les couleurs, de tous les suffrages  
Pourquoi faudrait-il encore ajouter de tels outrages  
A des frères en naufrage ? Pour qu'ils coulent ou pour qu'ils  
surnagent ?  
Amis venus de pays où le pouvoir bafoue les droits et s'en  
dégage  
J'enrage que mon message devienne un mauvais présage,  
Car il est bien dur de tourner la page !  
Je voulais simplement vous rendre hommage.

*Evelyne et Michel Moati*

*Chanson composée par Gérard et Eric  
sur l'air de « Boumbadaboumbambam »*

Avril 2011

**Retirada**

Catalans déroutants, rum balabum balabum  
bam bam (x2)  
Les 4èmes contre les 3èmes, Ay Carmela, ay  
Carmela (x2)

Antoine mémoire sans faille, rum...  
Il résiste aux éléments, le grand soleil et puis  
le vent

On a pris le maquis, rum...  
On voyait bien le port mais pas le Bou, pas le  
Bou

Et puis on se repose, rum...  
Où Benjamin se déwaltère, se déwaltère

Logés à la colo, rum...  
Vive le pique-nique de la cantine, de la  
cantine

A Elne c'est beau la vie, rum...  
Encore une mater d'proximité qui a fermé,  
qui a fermé

Merci à celles et ceux, rum...  
Qui ont permis ce voyage très émouvant, très  
émouvant



## Traductions des chansons



### A las barricadas

Des tempêtes noires agitent les airs  
Des nuages sombres nous empêchent de voir.  
Même si la mort et la douleur nous attendent  
Le devoir nous appelle contre l'ennemi.

Le bien le plus précieux est la liberté.  
Il faut la défendre avec foi et courage.  
Lève le drapeau révolutionnaire  
Qui sans arrêt nous mène vers le triomphe

Debout peuple ouvrier au combat  
Il faut vaincre la réaction :  
Aux barricades ! Aux barricades !  
Pour le triomphe de la Confédération !  
Aux barricades ! Aux barricades !  
Pour le triomphe de la Confédération !

### L'Estaca

Du temps où je n'étais qu'un gosse  
Mon grand-père me disait souvent  
Assis à l'ombre de son porche  
En regardant passer le vent  
Petit vois-tu ce pieu de bois  
Auquel nous sommes tous enchaînés  
Tant qu'il sera planté comme ça  
Nous n'aurons pas la liberté

Mais si nous tirons tous, il tombera  
Ça ne peut pas durer comme ça  
Il faut qu'il tombe, tombe, tombe  
Vois-tu comme il penche déjà  
Si je tire fort il doit bouger  
Et si tu tires à mes côtés  
C'est sûr qu'il tombe, tombe, tombe  
Et nous aurons la liberté

Petit ça fait déjà longtemps  
Que je m'y écorche les mains  
et je me dis de temps en temps  
Que je me suis battu pour rien  
Il est toujours si grand si lourd  
La force vient à me manquer  
Je me demande si un jour  
Nous aurons bien la liberté

Puis mon grand-père s'en est allé  
Un vent mauvais l'a emporté



### El pueblo unido jamas sera vencido

Le peuple uni ne sera jamais vaincu,  
Le peuple uni ne sera jamais vaincu !

Debout, chantons, que nous allons triompher.  
Ils avancent déjà, les drapeaux d'unité,  
Et tu viendras, marchant à mes côtés,  
Et ainsi tu verras fleurir ton chant et ton drapeau.  
La lumière rouge d'un lever de soleil,  
Annonce déjà la vie qui viendra.

Debout, combattons, le peuple triomphera.  
La vie qui viendra sera meilleure  
Conquérir notre bonheur,  
Et en une clameur, mille voix de combat  
Se soulèveront, ils diront,  
Chanson de liberté,  
Décidée, la patrie vaincra.

Et maintenant, le peuple qui se soulève dans la lutte  
Avec des voix de géants criants : En avant !  
Le peuple uni ne sera jamais vaincu,  
Le peuple uni ne sera jamais vaincu !

La patrie forge l'unité.  
De nord au sud, elle se mobilisera,  
Du Salar (1) ardent et minéral  
A la forêt australe,  
Unis dans la lutte et dans le travail, ils iront  
Ils protégeront la patrie.  
Son pas annonce déjà l'avenir.

Debout, luttons, nous allons triompher  
Des millions déjà imposent la vérité.  
Ils sont d'acier, ardent bataillon.  
Leurs bras vont porter la justice  
Et la raison, femme,  
Avec feu et valeur,  
Déjà tu es ici, avec le travailleur.

Et maintenant, le peuple qui se soulève dans la lutte  
Avec des voix de géants criants : En avant !  
Le peuple uni ne sera jamais vaincu,  
Le peuple uni ne sera jamais vaincu !

(1) Le Salar est un désert de sel.



### El ejercito del Ebro

L'armée de l'Ebre  
Rum...  
Passa le fleuve une nuit  
Ay Carmela, ...  
Et les troupes d'envahisseurs  
Leur donnèrent une bonne raclée

La fureur des traîtres  
Leur a envoyé l'aviation

Mais les bombes ne pourront rien  
Là où il reste du coeur

Contre-attaque enragée  
Nous devons résister

Tout comme nous avons combattu  
Nous promettons de résister.

### La Internacional

Debout les pauvres de la Terre  
Debout les esclaves sans pain  
Levons-nous tous, car arrive  
La Révolution Sociale

L'Anarchie nous émancipera  
De toute exploitation  
Le communisme libertaire  
Sera notre rédemption

Groupons-nous tous  
Pour la lutte sociale  
Avec la FAI nous atteindrons  
Le succès final

Couleur du sang est le feu  
Couleur noire est le volcan  
Couleurs rouge et noire est  
Notre drapeau triomphant

Les hommes seront des frères  
Que cesse l'inégalité  
La terre sera le libre paradis  
De l'Humanité.



## Els segadors

La Catalogne, triomphante,  
Redevendra riche et prospère !  
En arrière, tous ces gens  
Si orgueilleux et arrogants !

Un bon coup de faux !  
Un bon coup de faux, défenseurs de la terre !  
Un bon coup de faux !

Maintenant c'est heure, faucheurs !  
Maintenant c'est l'heure d'être en alerte !  
Pour quand viendra un autre juin,  
Aiguisons bien les outils !  
Un bon coup de faux !  
Un bon coup de faux, défenseurs de la terre !  
Un bon coup de faux  
Qu'il tremble l'ennemi en voyant notre bannière  
Comme nous faisons tomber les épis d'or,  
Le temps venu, nous couperons les chaînes !

Un bon coup de faux !  
Un bon coup de faux, défenseurs de la terre !  
Un bon coup de faux !

## El himno guerillero

Par les plaines et les montagnes  
Des guerilleros vont, libres  
Les meilleurs combattants  
De la campagne et de la ville

Ni la douleur, ni la misère  
Ne nous empêcheront de vaincre  
Nous continuerons à avancer  
Sans jamais battre en retraite

Les bannières de combats  
Recouvriront comme des linceuls  
Les braves guerilleros  
Qui tomberont dans la lutte

Nos chefs nous ordonnent  
D'attaquer pour vaincre  
Nous vaincrons le fascisme  
Sans jamais reculer

Nous vaincrons le franquisme  
Lors de la bataille finale  
Camarades, mort à Franco  
Vive notre liberté.

## Jarama valley

Il y a en Espagne une vallée  
appelée Jarama  
C'est un endroit que nous  
connaissions bien.

C'est là que nous avons  
montré notre virilité  
Et où tant de nos courageux camarades sont  
tombés.

Nous sommes fiers du bataillon Lincoln  
Et du combat que nous avons mené pour Madrid.

Là nous avons combattu comme de vrais  
enfants du peuple  
Comme partie de la Quinzième Brigade.

Maintenant nous sommes loin de cette vallée  
de douleur

Mais sa mémoire jamais nous n'oublierons.  
Aussi avant de conclure cette réunion  
Levons-nous pour nos morts glorieux.

## La plaza de Tetuan

Du six février  
Nous devons nous souvenir  
Car les Espagnols entrèrent  
Dans la place de Tétouan

La place de Tanger  
Ils vont la prendre  
Comme ils ont pris  
Celle de Tétouan

Dans la place de Tétouan  
Il y a un cheval de tournoi  
Quand le cheval hennira  
Le Maure entrera en Espagne

Sentinelle, sentinelle,  
Sentinelle du sésail  
Sonne l'alerte car viennent  
Les petits Maures sur leurs chevaux.

## El quinto regimiento

Avec le 5ème, 5ème, 5ème  
Avec le 5ème régiment.  
Mère, je monte au front  
En première ligne.  
Mère, je monte au front  
En première ligne.  
Allons !  
Une mitrailleuse crépite  
Et voilà la fusillade qui commence  
Et voilà la fusillade qui commence  
Allons !  
Une mitrailleuse crépite  
Et voilà la fusillade qui commence  
Et voilà la fusillade qui commence



## Andaluces de Jaen

Dites, Andalous de Jaen  
Altiers ramasseurs d'olives,  
Dites-moi du fond du cœur :  
Qui a fait naître l'olivier ?  
Andalous de Jaen,  
Andalous de Jaen

Ce ne fut pas le néant,  
Ni l'argent, ni le Seigneur,  
Mais la terre silencieuse,  
Le travail et la sueur,  
Avec l'aide de l'eau pure  
Et des planètes du ciel  
Ils ont donné à eux trois  
La beauté des troncs tordus  
Andalous de Jaen

Dites, Andalous de Jaen,  
Altiers ramasseurs d'olives  
Dites moi du fond du cœur,  
A qui sont ces oliviers ?  
Andalous de Jaen,  
Andalous de Jaen

Combien de siècles d'olives  
Attachés là pieds et mains  
De l'aurore au clair de lune  
Pèsent leur poids sur vos reins,  
Jaen, dresse ton courage  
Sur tes grands rochers de lune,  
Tu ne vas pas être esclave  
Avec tous tes oliviers !  
O Andalous de Jaen

Dites Andalous de Jaen,  
Altiers ramasseurs d'olives,  
Dites moi du fond du cœur,  
A qui sont ces oliviers ?  
Andalous de Jaen,  
Andalous de Jaen.

## Bella ciao

Un matin je me suis levé  
Et j'ai trouvé l'envahisseur

Oh partisan emmène-moi  
Car je me sens mourir

Et si je meurs en partisan  
Toi tu dois m'enterrer

Et m'enterrer là-haut sur la montagne  
Sous l'ombre d'une belle fleur

Et les gens qui passeront  
Me diront : quelle belle fleur !

Et ceci est la fleur du partisan  
Mort pour la liberté.

## Ressources bibliographiques et documentaires des Chemins de Mémoire Sociale



*Mise à jour octobre 2011*

*Doucement dans l'Ombre*, Michel Blanchin, Victor Lejeune  
*Les Ombres de Craonne*, David Ramolet  
*Les Fantômes du Chemin des Dames*, Gérard Rondeau  
 Tardi –Verney (6 numéros : 1914-15-16-17-18 et 19)  
*Allers simples Oswiecim*, Jean-Marc Huguet  
*De Pommiers-La Placette à Dien-Bien-Phu*, Félix Genève  
*Dubrovnik in War*, Matica Hrvatska  
*Les Congès Payés*, Collection Roger Viollet  
*Salgueiro Maia fotografia*, Antonio de Sousa Duarte  
*Entre 2 REVES*, Film de Jean-Philippe Neiva (DVD)  
*Poemas de Guerra*, Jose Niza  
*Latitudes*, Cahiers Lusophones  
*Mémoires d'Exils*, Ville de Champigny sur Marne  
*Les Alpains de l'Alu 1880-1993* Pechiney Maurienne, Georges Leprince  
*Le Roi de la Montagne*, Jean-Marc Lazzaron  
*Résistants du Vercors*, Richard Marillier et Jean Drevet (DVD vidéo)  
*Le Maquis du Vercors*, Eloi Arribert Narce (DVD vidéo)  
*Hommages Militaires à Lucie Aubrac* (DVD vidéo)  
*La Retirada* (DVD vidéo)  
*Neiges et Légendes de Chartreuse*, Lili et p'tit Lou (CD audio)  
*Emission de radio locale* animée par Jean Drevet (K7audio)  
*Barcelone 1936 : Les Olympiades oubliées* (DVD)  
*La Fabuloserie*, Art hors-les-Normes– Art Brut.

### ***dernières acquisitions depuis la dernière publication :***

*Il pleut sur Santiago*, Film (DVD)  
*Exode , De l'Espagne Franquiste aux Camps Français*, Remei Olivia, L'Harmattan  
*De la Frontière aux Barbelés*, Serge Barba, Trabucaire  
*Empreintes du Passé*, Saint –Cyprien , Carl Rafus, –1940, mare nostrum  
*La Maternité d'Elne*, Film de Frédéric Goldbronn( DVD)  
*Sarkozy m'a expulsé*, Charlie Hebdo, RESF  
*Le Hartmannwillerkopf*, Association « Les Amis du H.W.K »  
*Struthof, Camp de concentration de Natzweiler.*